

## L'humour passé au crible

Dirk Delabatista (sous la direction de)  
*Traductio. Essays on Punning and Translation*  
 St Jerome Publishing, Manchester  
 et Presses Universitaires de Namur, 1997

Ces onze communications s'intéressent aux jeux de mots dans leurs rapports avec la traduction et sont un complément à un premier volume, *Wordplay and Translation* (sous la même direction éditoriale), à cause du trop-plein de communications qu'avait suscité ce sujet.

Le succès que la réflexion sur l'humour et les jeux de mots remporte de plus en plus auprès des linguistes, depuis quelques années, est d'autant plus significatif qu'ils ne l'abordent plus avec des pincettes, comme ce fut longtemps le cas : ils ne voyaient dans le jeu de mots que le mot « jeu » et *s'amuser* a longtemps été louche aux yeux de personnes dont le *sérieux* est en quelque sorte le fonds de commerce. Ils le traitent maintenant comme thème à part entière, avec pour corollaire de vouloir à tout prix jeter sur ce phénomène le filet à mailles plus ou moins étroites de leurs catégories – ce qui me laisse quelque peu dubitatif.

Car au vu des textes que certains nous soumettent, j'éprouve des sentiments partagés et me demande ce que vaut ce retournement de sensibilité : il y a (à mon sens) quelque chose d'incongru à aborder un tel sujet avec, précisément, autant de sérieux. Je ne vais d'ailleurs sûrement pas manquer de tomber moi-même dans le piège, en dépit de l'équipement de déminage dont je me suis muni pour tirer au passage quelques pétards.

Donc, nos érudits se sont penchés avec sérieux sur la traduction du jeu de mots, car s'il y a *jeu*, il y a aussi *mots*, dans cette expression. Cela fait même un moment qu'ils ont compris ce que savent tous les traducteurs, à savoir que la traduction de l'humour n'est que le cas extrême des difficultés que nous rencontrons, en aucun cas un domaine de difficultés particulières.

Pour exprimer cela, Dirk Delabattista préfère dire : *The recognition and appreciation [autrement dit l'élucidation] of wordplay is fraught with difficulties in itself and presents a paradigmatic example of the whole problem of interpretation.* [« L'identification et l'estimation du jeu de mots sont en elles-mêmes riches de difficultés et nous donnent un exemple paradigmatique de tout le problème de l'interprétation. »] Et il ajoute, pour faire bonne mesure : *The pun lays bare the throbbing inside of the language in full semantic action, exemplifying what Jakobson called its metalingual functions : the text implies a comment on the very language that it employs.* [Soit, traduit sommairement : « Le jeu de mot met à nu la pulsation intérieure du langage en pleine action sémantique, exemple même de ce que Jakobson appelait ses fonctions métalinguistiques : le texte implique un commentaire du langage même qu'il emploie. »] Cependant, si l'on y songe, ce qui permet de qualifier un texte de « littéraire », c'est précisément ce jeu permanent, constitutif, sur la distance qu'il crée par le jeu de mots qu'il utilise (« jeu de mots » comme dans : jeu de cartes). Sinon, me semble-t-il, c'est l'annuaire des chemins de fer ou le mode d'emploi du lave-vaisselle. Sur quoi l'auteur présente le concept de *signature*, le jeu de mots étant ce qui caractériserait de la manière la plus intime l'individualité d'une langue et offrirait donc la plus grande résistance à la traduction.

Les autres communications sont des variations sur le thème suivant : à partir de quelques exemples, comment peut-on ou doit-on traduire le jeu de mots. Kathleen Davis s'appuie précisément sur le concept de signature en cherchant à montrer la façon dont le « post-structuralisme élucide le jeu de mots [et cherche à] dissiper la confusion qui existe par rapport à l'approche de Derrida de la traduisibilité ». Je cite le résumé, car, je l'avoue, je n'ai pas tout compris ; cependant, lorsqu'elle m'explique que « cette approche systémique du sens présente des similitudes avec le point de vue largement partagé par les spécialistes [*scholars*] de la traduction, à savoir que l'unité appropriée d'une traduction est le texte entier, plutôt que les mots et les phrases pris individuellement », là je comprends très bien, mais me dis que le débat n'a pas beaucoup avancé. Un peu plus loin, on lit que « ... en tant que signature, le jeu de mots... pose un problème particulier aux traducteurs : en s'exprimant non seulement *dans* l'idiome mais aussi *sur* l'idiome d'une langue donnée, le jeu de mots enroule cette langue sur elle-même, menaçant de faire s'effondrer l'espace entre *idiome*, ce qui est particulier à une langue, et *idiot*, celui qui ne peut communiquer, deux mots qui viennent du grec *idiotês* ... ». Honnêtement, cela me paraît un peu tiré par les cheveux.

La conclusion est que « la différence entre les langues reste irréductible. Si la signature d'une langue exige ma contresignature affirmative mais contestataire d'une autre langue, le jeu de mots, dans une traduction, permet que des langues se rencontrent et qu'au travers de ce qui est précisément leur différence, elles défient et confirment, sans jamais la résoudre, l'identité de l'autre. » Conclusion optimiste, en somme, et le traducteur, qui défie et confirme la différence entre sa langue et celle qu'il traduit depuis toujours (et sans le savoir), pousse un soupir de soulagement, en apprenant que son travail est validé par un Éminent Spécialiste.

Luise von Flotow étudie le problème de la traduction de l'humour et des jeux de mots dans les écrits féministes, sans peut-être tout à fait se rendre compte que l'humour fait depuis longtemps partie de la polémique politique – voir le couplet sur l'esclavage dans *L'Esprit des lois*, ou les réflexions mordantes du *Manifeste du Parti communiste*. Elle montre toutefois très bien que le jeu de mots, loin d'être là « en plus », est un élément moteur, dynamiseur du pamphlet.

Sont étudiés également la traduction des jeux de mots de la Bible hébraïque (Anneke de Vries, Arian J.C. Verheij et Francine Kaufmann), « La métaphore, la polysémie et le jeu de mots dans un cadre linguistique cognitif », joliment sous-titré « Il doit bien y avoir un système sous-jacent à cette folie » (Bistra Alexieva) et la traduction en français des jeux de mots de Shakespeare (Malcolm Offord). J'ai été sidéré, justement, par l'esprit de système de ce dernier article. Pour ne pas être accusé d'exagérer, voici, dans le texte, un passage de l'article en question – on croirait du Wittgenstein :

#### 2.2.6 Formula A + P1 + B + P2. Findings :

Ado 31 (Heels) : Guibillon (i), Messiaen and Saillens (ii)

Ado 32 (marry) : Messiaen and Saillens (v), Guibillon (vi)...

L'acide de l'analyse est ici tellement concentré qu'il détruit radicalement l'objet qu'il étudie – je sais bien qu'on parle d'humour décapant, mais à ce point...

Les responsables de *TransLittérature* ont eu l'idée de me proposer de faire le compte rendu de cet ouvrage car ils connaissent mon intérêt pour l'humour et le jeu de mots : et moi, arroseur arrosé, j'ai accepté d'emblée en espérant dénicher quelques perles à citer dans les dîners en ville pour faire mon intéressant. Certes il est facile de se gausser, comme je l'ai fait sans me gêner, du jargon académique et universitaire et je dois reconnaître qu'au détour de certaines pages, j'ai trouvé quelques réflexions à méditer. On ne

---

me sortira cependant pas de l'idée que traiter de l'humour d'une manière aussi solennelle relève de la contradiction dans les termes ; que l'enjargonnement systématique d'une activité par essence ludique et joyeuse revient à faire ce que Cocteau reprochait déjà au rêveur qui veut à tout prix raconter son rêve : celui-ci subit le traitement de l'algue, gracieuse, ondoyante et mystérieuse sous l'eau, tas d'herbe pourrissant une fois tirée sur la grève. Bien entendu, les amateurs de coupage de cheveux en quatre ou de pédérastie muscarine ne manqueront pas de se régaler.

William Olivier Desmond